

LITTÉRATURE ET RURALITÉ

Initiée par les Pays d'Auch et Portes de Gascogne une série de manifestations anime, d'octobre à janvier, notre région autour de la question : La vie rurale. Quelle ruralité aujourd'hui ?

C'est dans ce cadre que Guy Bordes, ancien enseignant, résidant à Samatan, a donné le 14 janvier à la Maison des Écritures Lombez Midi-Pyrénées, une conférence dont le thème était littérature et ruralité. Les textes étaient dits par Jacqueline Libanori et Paul Claudel.

Images et représentations des paysans et du monde rural dans la littérature française.

Traditionnellement la littérature, produit des classes dominantes et cultivées, fait apparaître le paysan sous deux aspects.

Une vision noire, qui le présente sous la forme d'un être fruste, brutal, inculte, à l'aspect rebutant, décrit au moyen d'un vocabulaire dépréciatif, allant jusqu'à la bestialité. « *Deux gros yeux faïence d'une fixité de bœuf au repos* », ainsi Zola le décrit-il au XIX^e siècle.

Mais déjà il y a bien longtemps :

« Seigneur, dit un trouvère, dites – moi je vous prie, pour quelle raison le vilain mangerait de la viande, des œufs ou quelque bon morceau. Je vous l'assure en vérité, personne ne le voudrait ; et pourtant il en mange. Mais c'est contre le gré de Dieu, et contre le mien, qu'on le voit parfois se régaler d'une oie rôtie en narguant nos clercs. Devrait-il, je vous le demande, avoir du poisson ? Ce qui devrait faire son menu, ce sont, pour le dimanche, des chardons, des ronces, des épines, de la balle de grain, du foin, et pour les jours de semaine, de la paille. Son juste sort, c'est de veiller et de peiner. Mais non ! il s'enivre quotidiennement à boire les meilleurs vins. On paiera cher la dépense qu'il fait ainsi : le siècle en souffre et en sera ruiné. Le vilain, c'est la perte de ce monde.

Il faudrait qu'au lieu de se mettre à table ces gens allassent paître l'herbe avec le bétail, en marchant tout nus à quatre pattes. Ils gagnent un pain et en dévorent sept. Ni vin, ni pain ne manqueraient s'ils n'étaient là pour en faire ripaille. Ils sont insatiables, comme les bœufs. Dieu, en créant les vilains a créé la race des loups. Quand le vilain voit venir son seigneur, c'est à peine s'il lève son regard vers lui. Tout lui déplaît, tout lui est odieux : il n'aime ni le beau temps, ni la pluie ; et quand les choses qu'il désire ne viennent pas à son souhait, il s'en prend à Dieu. Mais Dieu déteste les vilains et les vilaines ; et c'est pourquoi il a voulu que toutes les afflictions pesassent sur eux. Tel un âne, tel un vilain. Le vilain devrait vivre dans les bois et être retranché du monde. Le vilain est imbécile et sale. Aurait-il tout l'or du monde, il resterait ce qu'il est : un vilain. »

Le dépit au vilain

(Jongleurs et trouvères) Edition Jubinal, p. 107

Ou encore :

« Il voit avancer vers lui Rigaut, le fils du vilain Hervis. C'était un damoiseau fortement membré, gros des bras, des reins et des épaules, les yeux séparés l'un de l'autre de la longueur de la main ; dans soixante pays on n'eût pas trouvé visage plus rude et moins

avenant. Ses cheveux étaient hérissés, ses joues noires et tannées ; elles n'avaient pas été lavées de six mois, et la seule eau qui les eût jamais mouillées était la pluie du ciel. Sa cotelle descendait à peine jusqu'aux genoux ; de ses houses luisantes sortaient l'extrémité de ses talons. »

Garin le Lorrain

Chanson de geste

éditée en langue moderne par Paulin

Paris, 1862, t. IV, 8 p. 202.

La Bruyère est juste un peu plus tendre :

« L'on voit certains animaux farouches, des mâles et des femelles , répandus par la campagne, noirs, livides et tout brûlés de soleil, attachés à la terre qu'ils fouillent et qu'ils remuent avec une opiniâtreté invincible ; ils ont comme une voix articulée, et quand ils se lèvent sur leurs pieds, ils montrent une face humaine, et en effet ils sont des hommes ; ils se retirent la nuit dans des tanières où ils vivent de pain noir , d'eau et de racine ; ils épargnent aux autres hommes la peine de semer, de labourer et de recueillir pour vivre, et méritent ainsi de ne pas manquer de ce pain qu'ils ont semé. »

Les Caractères

De l'homme.

La Bruyère

Mais il y a aussi une vision rose : on découvre d'aimables bergers et bergères, libres et heureux, sans autre souci que leurs amours, lesquelles peuvent aller jusqu'à inverser les rapports sociaux, la bergère tenant tête et/ou séduisant le chevalier. Pour ces paysans *« faner est la plus belle chose du monde, c'est retourner du foin en batifolant dans une prairie »*, écrit Madame de Sévigné.

Ainsi ce dialogue savoureux extrait d'une Pastourelle du XIII^e siècle :

... Quand je la vis, aussitôt

Vers elle je me dirigeai et je mis pied à terre.

Je lui dis : « Bergère, mon amie,

Je me rends à vous de bon cœur

Faisons une courtine de feuilles

Et nous nous aimerons gentiment.

Seigneur, éloignez- vous de là,

Car j'ai déjà entendu pareils propos

Je ne suis pas à la disposition

De quiconque dit : « Viens ici ! »

Jamais à cause de votre selle dorée,

Garinet n'y perdra quoi que ce soit.

Jeune bergère, si cela te plait,

Tu seras la dame d'un château.

Ote cette chape grisette

*Et revêts ce manteau de vair,
Ainsi tu ressembleras à la petite rose
Qui vient à l'instant de s'épanouir.
Seigneur, c'est une belle promesse
Mais elle est bien folle celle qui accepte
D'un homme étranger, de pareille façon
Un manteau de vair ou une parure
Quand bien même elle ne céderait pas à sa prière
Et ne lui accorderait pas ses faveurs.
Jeune bergère, sur ma parole
Parce que je te vois belle,
Je ferai de toi si tu veux
Une dame élégante, noble et fière.
Laisse l'amour des hommes de basse condition
Et soit tout entière à moi !
Seigneur, paix à présent, je vous en prie !
Je n'ai pas le cœur si lâche !
Combien j'aime mieux une pauvre récompense méritée
Sous la feuillée avec mon ami
Qu'être dame en chambre couverte
Et qu'on ne se soucie pas de moi !*

Adam
Pastourelle du XIII^e siècle
du comte Jean de Brienne
Théâtre comique du Moyen Age

Ou encore la (paisible et confortable!) Vie des champs vue par Olivier de Magny à la Renaissance :

*Bien heureux est celui qui, loin de la cité,
Vit librement aux champs dans son propre héritage,
Et qui conduit en paix le train de son ménage,
Sans rechercher plus loin autre félicité.
Il ne sait que veut dire avoir nécessité
Et n'a point d'autre soin que de son labourage,
Et si sa maison n'est pleine de grand ouvrage,
Aussi n'est-il grevé de grande adversité.
Ores il ante un arbre et ores il marie
Les vignes aux ormeaux et ore en la prairie
Il débonde un ruisseau pour l'herbe en arroser.
Puis au soir il retourne, et soupe à la chandelle
Avecque ses enfants et sa femme fidèle,*

Puis se chauffe ou devise et s'en va reposer.

Les soupirs (1557)

Au XIX^e siècle le peuple entre en scène et s'approprie la parole. L'instruction publique se généralise et permet aux ouvriers et aux paysans l'accession à l'expression écrite. Naît alors une littérature dite « prolétarienne » dans laquelle s'inscrivent les ouvrages écrits par des paysans et des instituteurs ruraux. Le chef d'œuvre emblématique en est *La vie d'un simple* du paysan bourbonnais Emile Guillaumin (1904) qui eut une audience mondiale.

Cette littérature, à l'inverse de celle d'origine élitiste, est fondée sur l'empathie, le témoignage, la révolte et un imaginaire marqué de réalisme.

Parmi ces écrivains deux gersois sont nos contemporains : Marius Noguès et Jean-Louis Quéreillach.

L'un, Noguès, est un conteur truculent, gai et caustique, à l'imagination drue et poétique, défenseur de la nature et de ses équilibres. Quéreillach est à l'inverse le chantre de l'épopée de l'agriculture moderne et des pionniers de la mécanisation, dans un registre de littérature-reflet. Tous deux sont les témoins de la vitalité de cette littérature paysanne introduite par Guillaumin.

Voici un extrait de *La Moiss-Bat* de Quéreillach :

« ...Marcillac était un mordu des méthodes nouvelles. Pour lui, la propriété individuelle était la cellule de base de l'agriculture moderne, mais la production agricole devait être conseillée, dirigée, orientée par l'Etat.

- En somme, leur disait-il, l'agriculteur type de ce que je vois, est concrétisé par la « zone - témoin » que nous allons implanter dans le canton...

- Explique, commanda Paul.

- La « zone - témoin » sera composée d'une centaine d'exploitations réparties sur trois communes. Un conseiller technique, moi sans doute, sera chargé sous la direction du D. S.A. (1) d'établir les programmes d'expérimentation : fumure, chaulages, cultures, etc. Ces programmes seront approuvés par le ministère et financés sur des bases exceptionnelles par des prêts au Crédit Agricole.

- Et on peut en faire partie, de ton truc ? demanda Christophe incrédule.

- Mais bien sûr que tu peux en faire partie ! Je compte même bien que tu en feras partie.

Qu'est-ce que tu risques en somme ? Strictement rien ! Tu as parfaitement réussi jusqu'ici.

Une seule chose t'empêche d'aller de l'avant : les avances ! Je t'apporte moi le moyen de les tripler et de tenir le programme de mise en culture que Paul t'avait préparé pour le Couloummé. Te voilà proprement sauvé mon vieux Christophe et, avec toi, je crois que le secteur de ma coopérative va être bientôt en plein boum ! Allez les gars, après cette bonne nouvelle, moi, il faut que je me tire pour aller faire mes comptes aux silos. Venez dimanche matin, à dix heures, à la salle de réunion, j'ai convoqué tous les gens qui peuvent être intéressés. Il faut que le premier programme d'action soit prêt pour fin septembre et il n'est que temps de s'y mettre sérieusement... »

La moiss-batt

Jean-Louis Quéreillahe

Et pour finir cet extrait de *Le rouge-gorge* de Noël de Noguès :

Tout le mois de décembre avait été excessivement froid. Gelées sur gelées faisaient de la terre, chaque jour un peu plus profond, une croûte de béton compacte. De temps à autre, un léger saupoudrage de neige venait duveter les lignes rudes et rugueuses de la plaine et des coteaux, où la vie semblait figée.

On ne sortait guère. Pour fendre une bûche en soufflant dans les doigts. Pour faire boire les vaches, paire par paire, en sifflant une modulation pour les inciter, car l'eau glaciale les rebutait.

A grands coups de barres flexibles, et parfois de barre à mine, on creusait un trou dans l'épaisseur du blindage que le gel accumulait par couches successives. (...)

Lorsque se fut établi le froid, le désarroi le plus complet paniqua à l'extrême toutes les fragiles créatures tributaires du soleil, ou du moins de la clémence des éléments, pour assurer leur subsistance. (...)

Parmi tous ceux-ci, le plus assidu, le plus insistant, était un rouge-gorge. Le plus attendrissant aussi – je ne sais pourquoi.

Au matin, dès que, avec la buée de mon haleine, j'avais fait fondre les fantaisistes et fantastiques fleurs de givre que la nuit arabesquait sur les carreaux, il était là.

Le premier rayon d'étain pâle le voyait sautiller sur l'appui, cherchant au travers de la vitre la douceur diffuse de la cheminée, où grimpait le feuillage des flammes. Insouciant d'abord, des miettes, des graines ou de quelques maigres détritiques de viande que j'avais disposés à son intention. Cherchant à oublier par ce contact bienveillant les tortures terribles de l'atroce nuit.

Une fois, il s'aventura hardiment jusqu'au pied de la table, se jucha sur le dossier d'une chaise, et là, nous saluant d'un mouvement de son jabot pourpre, les uns après les autres en courtes révérences d'infinie satisfaction, nous fit en mimiques de pattes, de bec, de tête, l'amitié de la confiance.

Très vite, tout de suite, il était devenu mon copain, mon fétiche, mon talisman. Le matin, s'il tardait d'apparaître à la fenêtre, les pires suppositions m'angoissaient ; j'étais triste. (...)

Petite Puce, la chatte tigrée, féline et lovée en diable, faisait en ces journées cruelles de somptueux ravages. Souvent, avec un faible miaulet de vaniteuse autosatisfaction, elle venait nous présenter pendant entre ses longues moustaches ses misérables prises délabrées, et nous reconnaissons le plumage hirsute d'un moineau, d'un pinson aventurés trop près des granges.

Constamment je tremblais pour le rouge-gorge. J'avais beau surveiller Petite Puce, elle réalisait ses coups sans qu'on arrive à la surprendre dans l'accomplissement de ses actes criminels. (...)

Or, la veille de Noël, il ne parut pas. A la tombée de la nuit, l'anxiété fit place à l'implacable certitude.

Le cœur serré, gonflé de chagrin comme on peut l'avoir à cet âge, je me cachais pour laisser couler de grosses larmes. Pour la première fois, la messe de minuit me laissait indifférent. (...)

Non pas du tout le cœur à la fête. J'en voulais à Petite Puce que j'accusais du crime, il ne pouvait en être autrement. Contre les chenets, elle pourléchait minutieusement ses moustaches assassines. (...)

J'en étais malade, et, devant cette mine renfrognée, ma mère me tata le front de sa paume, pensant que j'avais la fièvre, s'inquiétant que le souper ne veuille pas descendre.

- Et si je te mettais au lit en te chauffant au moine... Toi, tu me couves une grippe...(...)

Dans l'église sonore des sabots et des chaises en mouvements, cierges et acétylènes répandaient autour de la crèche une pénombre propice. (...)

Je m'en souviendrai toujours. J'étais comme absent de l'église, cherchant dans ma fureur désespérée les représailles que je pourrais exercer contre la culpabilité évidente de Petite Puce. (...)

En plein élan de la reprise en cœur de la flambée de foi du « Minuit Chrétiens », il y eut dans l'épaisseur de l'assistance d'insolites « couics » et « couacs » avec des trous de silence. Des têtes se tournaient, se retournaient, comme des girouettes incommodées de grand vent, vers la crèche en dissipation interloquée. Le curé, intrigué, fit des « Stt, stt, stt », en vain. Un oiseau voletait au-dessus du décor cartonné de la crèche simulant une caverne de montagne, où le petit Jésus venait de naître dans la paille, le cul nu, en la douceur et la chaleur de l'âne et du bœuf.

A la fin, il se reposa. Seul le frémissement intense de son minuscule gouvernail de queue dénonçait sa présence. Ensuite, il se percha dans un coin, entre âne et bœuf, et ne bougea plus, après avoir discrètement dévidé succinctement trois notes à peine perceptibles.

Aussitôt, à sa façon de se comporter, d'évoluer, j'avais reconnu que c'était un rouge-gorge. De là, à penser que « mon » rouge-gorge s'était à coup sûr laisser surprendre et enfermer dans l'enceinte de l'église, pas un soupçon de doute. (...)

Cette puérile persuasion se fortifia encore le lendemain matin. Dédaignant provisoirement les oranges et les jouets du bon petit Jésus, mon premier regard fut pour la fenêtre. Le jour bas s'emmitouflait dans le molleton opaque d'une neige à tourbillons.

Il était là ! (...)

Petite Puce venait se frotter à me jambes, ronronante et câlineuse. J'avais honte d'avoir porté sur elle pareil jugement, de lui avoir méchamment imputé semblable larcin. Je la récompenserai d'importance. Promis. (...)

Dans la cour, mon père éparpillait le crottin dont venait de se délester la jument Clémentine sur le chemin de l'abreuvoir. Déjà des merles rétrécissaient leur cercle autour. Mon père s'apitoyait à toutes ces détresses. Sous l'écorce rugueuse des mots, la tendresse infinie du cœur :

- Tu vois, ils auront aussi un peu leur Noël...

Ma grand-mère rentrait, un fagot sous le bras, précipitamment, sa capuce tout blanche ; elle répéta une fois de plus ce qu'elle considérait en son for intérieur comme la meilleure explication et naïve imagerie du phénomène neige :

- Le bon Dieu, il n'en finira pas cette année de plumer ses oies...

Le rouge-gorge de Noël

Marius Noguès – Contes de ma lampe à pétrole

Bibliographie succincte :

Emile Guillaumin. **La vie d'un simple**. Livre de Poche.

Jean Robinet. **Compagnons de labour**. Flammarion.

Lucien Gachon. **Maria**. Ramsay.

Marius Noguès. **Petite chronique de la boue**. Slatkine.

Lutèce et le paysan. L'Amitié par le livre.

Contes de ma lampe à pétrole. Plein chant.

Revue *Plein chant* N° 16-17. Numéro spécial : **Avec Marius Noguès**.

Jean-Louis Quéreilhac. **La mois-batt**. France-Empire.

Rouge est ma terre. France-Empire.

Terre de chimère. France-Empire.

NB : *La vie d'un simple*, *Compagnons de labour* et *Petite chronique de la boue* ont été réédités en un seul volume, accompagnés de quelques textes sur cette littérature, et préfacé par Michel Ragon aux Editions Omnibus en 2005.